



ELSEVIER

VIE SCIENTIFIQUE



www.elsevier.com/locate/natsci

Journées de l'Institut français de la biodiversité (Tours, 18/20 décembre 2002)

Compte rendu

Annual event of the French Institute for Biodiversity (Tours)

Daniel Terrasson *

Agronome, Cemagref, département gestion des territoires groupement de Bordeaux, 50, avenue de Verdun, 33612 Cestas cedex, France

Ces premières journées de l'Institut français de la biodiversité (IFB) avaient pour objectif de débattre de l'état des connaissances sur les enjeux de la biodiversité et des conséquences à en tirer sur la stratégie de cet Institut. Il faut rappeler que l'IFB est un Groupement d'intérêt scientifique (GIS) créé en 2000 pour mettre en œuvre une plate-forme nationale de recherche, élaborée conjointement par tous les organismes publics de recherche concernés. Comme souvent, ce GIS a connu une gestation assez longue et une période de rodage pour son fonctionnement. Les journées de Tours étaient sa première grande manifestation publique. Elles avaient donc valeur de test quant à son audience. L'exercice est réussi : consacré officiellement par Roselyne Bachelot, ministre de l'Écologie et du Développement durable et Bernard Bachelier, conseiller de Madame la ministre chargée de la Recherche, l'événement a attiré près de 200 participants, un public venant de disciplines variées dépassant largement le cercle étroit des personnalités impliquées dans le fonctionnement de l'IFB. Celui-ci existe donc maintenant. Martin Sherman, DGXII, a souligné le rôle important qu'il joue déjà dans l'European Platform for Biodiversity Research Strategy (EPBRS).

Cette manifestation comportait trois temps : une première journée consacrée à une présentation des différents enjeux, une seconde journée organisée en ateliers et enfin une troisième journée au cours de laquelle ont été tirées les conclusions. Les quatre ateliers portaient sur les thèmes suivants : origine et maintien de la biodiversité ; accès à la biodiversité et usages qui en sont faits ; changements globaux et biodiversité ; biodiversité, santé et environnement.

Les interventions de la première journée étaient d'excellent niveau. Elles ont abordé successivement les enjeux biologiques et sociaux de la biodiversité, ainsi que leurs conséquences en termes d'organisation de la recherche et d'action politique. Les personnes intéressées pourront se reporter au texte intégral, car une publication est prévue. Parmi les idées générales à en retenir, il faut tout d'abord noter que l'on sort de la simple dissertation sur la diversité des espèces ou des gènes pour aborder la biodiversité sous l'angle de la dynamique des interactions. Ceci se lisait dans les exemples donnés par Jean-Claude Lefeuvre (de l'évolution de l'agriculture dans la baie du Mont Saint-Michel aux ressources halieutiques en passant par l'Obione et la nutrition des jeunes bars), par Jean-François Guégan (interactions entre épisodes climatiques, populations de copépodes, évolution des pouvoirs pathogènes et épidémies de choléra) ou par Christian Körner (interactions, augmentation

* Auteur correspondant.

Adresse e-mail : daniel.terrasson@cemagref.fr
(D. Terrasson).

du CO₂, dynamique différentielle de croissance de différents végétaux et effets en retour sur le stockage du carbone).

Un second point concerne les besoins d'interdisciplinarité soulignés par l'essentiel des intervenants, ce qui découle au moins pour partie du constat précédent. De façon assez paradoxale, l'émergence de la question de la biodiversité donne une nouvelle légitimité aux naturalistes qui ont pu être dévalorisés dans les dernières décennies, mais en même temps, elles les amènent à décloisonner leurs approches.

Ce qui est par contre peut être un peu moins clair, c'est le niveau de complexité nécessaire pour le croisement interdisciplinaire et notamment la manière dont peuvent être mobilisées les sciences sociales. Les différentes communautés de sciences humaines se mobilisent peu sur les enjeux de biodiversité. Ce point n'est pas étonnant si l'on se rappelle le constat plus général sur la faiblesse, par exemple, de la sociologie de l'environnement. On note une tendance marquée à l'instrumentalisation de ces disciplines dans ce débat, ceci pouvant expliquer cela.

Il existe par ailleurs un risque d'une progressive dilution du concept de biodiversité dans des problématiques englobantes comme le développement durable ou les changements globaux. Une conséquence est que le préalable de la définition tend à monopoliser le débat.

Parmi les moments forts de ces journées, il faut souligner l'intervention de Bernard Chevassus au Louis, président du Muséum national d'histoire naturelle, qui s'est attaché à réfléchir sur les implications de la volonté de « connaître pour mieux gérer ». Tout d'abord, il souligne la crise dans laquelle est entrée la description du vivant, alors que son caractère non asymptotique est devenu évident : plus nos connaissances progressent, plus nous pressentons que la diversité du vivant est grande, et la part de ce qui est effectivement inventorié et décrit dans le même temps ne fait que diminuer. Cela implique que tout ne peut être décrit et que les efforts de connaissance doivent être concentrés sur des priorités.

Dans le même temps, nous sommes confrontés à une crise de la compréhension, car la conception analytique du fonctionnement de la biodiversité ne

suffit plus. Les connaissances ont progressé, mais elles ont mis en évidence la grande banalité du génome. Pourquoi alors conserver une telle diversité ? De plus, les différents niveaux d'organisation ont surtout été étudiés de façon séparée. Le défi actuel est de pouvoir comprendre les interactions entre eux, ce qui représente un seuil de complexité incomparablement plus élevé.

L'incomplétude de la connaissance de la biodiversité en rend difficile la gestion. Dans la pratique, cela veut probablement dire qu'il faut sortir du schéma classique « connaissance/compréhension/gestion » pour s'orienter vers ce qu'on peut appeler une « spirale d'apprentissage ». Par ailleurs le mythe de la stabilité des écosystèmes est maintenant dépassé. Dans ces conditions, gérer, c'est aussi permettre l'expression d'une dynamique, notamment du fait des perspectives de changement global. Soulignons que ceci rappelle les conclusions du colloque « recréer la nature » (NSS, 2002, vol.10, n° 1, 81-83), mais les dépasse en insistant sur le fait que, non seulement il faut parler de trajectoire de gestion, mais qu'en plus, l'état visé doit lui-même être considéré comme évolutif.

La gestion de la biodiversité est enfin confrontée à la révolution du développement durable. Elle ne peut plus être conçue en opposition aux activités humaines, mais elle doit découler de compromis. Cela implique de mobiliser toutes les disciplines pour aborder un concept introduit initialement dans les sciences de la nature, et de formaliser les raisons et les choix éthiques qui existent derrière les conflits d'intérêts.

Enfin, il faut noter que nombre de réflexions sur les enjeux de la biodiversité ont eu une tonalité assez fortement alarmiste (en termes de santé publique, d'incidence du CO₂ sur la biodiversité et d'effets en retour...). Christian Körner a souligné la difficulté dans laquelle se trouvait la communauté scientifique pour communiquer sur ces questions. Il rappelle en effet qu'elle s'est discréditée sur la question des pluies acides, ses prévisions apocalyptiques s'étant avérées infondées.

L'IFB s'est maintenant attelé à formaliser une stratégie de recherche à long terme. C'est à ce niveau que pourront plus particulièrement être synthétisés les travaux des ateliers.